

Lorenzo Castore à la Box Galerie : la fièvre dans le sang

A la Box Galerie, Lorenzo Castore livre un ensemble d'images réalisées un peu partout dans le monde et qui parlent de lui autant que de ceux qu'il photographie.

JEAN-MARIE WYNANTS

Des images partout, en différents formats, encadrées ou non, jouant avec les corps, le mouvement, la lumière. L'exposition de Lorenzo Castore à la Box Galerie correspond exactement à son titre, *Fièvre*. Il y a dans ce travail comme une urgence, un besoin de saisir les choses avant qu'elles disparaissent, une nécessité d'aller au plus près de ceux qu'il photographie dans un rapport à la fois intime et insaisissable.

En ouverture de l'ouvrage *Fièvre* que lui consacre Caroline Benichou, le photographe raconte ce moment, aux débuts des années 80, qui l'a particulièrement marqué. Déambulant dans les rues de New York, il croise un petit homme habillé de noir, portant un chapeau, un parapluie et un grand sac noir. Il tente de le photographier, mais l'homme se déplace rapidement forçant Lorenzo Castore à courir pour le dépasser et tenter de saisir son image. En développant son film, il constatera que les images sont ratées mais que l'une d'entre elles parvient néanmoins à témoigner de cette fièvre qui l'avait saisi, de ce besoin absolu de fixer immédiatement sur la pellicule un moment, un lieu, un être qui croise son chemin. « Suivre quelque chose qui m'attire et que je ne parviens pas à capter, c'est l'essence même de mon rapport à la photographie », écrit-il. « L'illusion de l'approche, le frisson imprévu, la surprise inattendue quand tout semble perdu... »

Entre l'intime et l'universel

On retrouve tout cela dans les différentes séries d'images proposées à Bruxelles avec, en prime, une manière singulière de les associer pour construire de véritables ensembles à partir d'éléments disparates. Dans la première salle, deux séries se font face. D'un côté, les images sont présentées dans des cadres, tous différents les uns des autres. Pourtant, elles gardent leur

liberté, semblant flotter, comme en apesanteur. « Tout a une importance », confie le photographe, « le lieu dans lequel j'expose, l'architecture de celui-ci, les cadres utilisés, la lumière... »

On le constate avec une autre série rassemblant des images d'eau, de feu, de ville et de gens. Si chacune d'elles possède son énergie et son mystère, la manière dont le photographe les présente forme une sorte de récit se nourrissant de leurs différences autant que de leur complémentarité. Plus loin, deux images de son père sont associées à une cinquantaine de vues d'une danseuse masquée. Dans la deuxième salle, les corps sont omniprésents, mais on découvre aussi une route de campagne au bout de laquelle une lumière éblouissante (ou un brouillard) envahit tout l'espace. On passe ainsi de choses très picturales, rappelant la peinture ancienne, à d'autres plus documentaires ou semblant extraites d'un film.

Entre l'intime et l'universel, Lorenzo Castore photographie dans une tension permanente entre le réel et l'imaginaire, la terre à terre et le spirituel, la tendresse et une certaine animalité. Il résume cela à sa façon dans un entretien avec Caroline Benichou : « Cela a beaucoup à voir avec une soif de vivre liée à une irrésistible attirance pour le mystère. La photographie est le médium qui me permet d'être le plus viscéralement dans le présent à la recherche de quelque chose de secret, dont je ne sais pas parler et que je sais encore moins expliquer. L'énergie qui se dégage de ma pratique photographique m'intéresse. Elle est très physique et impulsive, mais elle tend à quelque chose d'immatériel et de transcendant, en lien avec l'expérience du réel. »



Lorenzo Castore, « Matteo », San Severa, Italie, 2010. © LORENZO CASTORE.



Lorenzo Castore, « Mouth », Gliwice, Pologne, 2000. © LORENZO CASTORE.



Lorenzo Castore, « Etna Volcano », Italie, 2018. © LORENZO CASTORE.

Lorenzo Castore. *Fièvre*

Jusqu'au 29 juin, Box Galerie, chaussée de Vleurgat 102, www.boxgalerie.be.